L'AVION NOIR ?

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 Cs

J. FERENCZI & FILS
EDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

L'avion noir

ROMAN POLICIER INEDIT

par CHARLES PAQUIER

Grand, sec, les cheveux gris, le visage entièrement rasé, M. Wilfrid Monteil pénètra dans le bureau de Jacques Olvey.

A son entrée celui-ci releva la tête et fit mine de se lever.

— Je vous en prie, ne bougez pas, que diable! je ne suis pas un étranger. Que faites-vous en ce moment?

— Toujours la même chose.

— Votre « Electro-désempareur »?

— Oui.

Monteil se pencha sur le dessin étalé devant Jacques.

— Alors, quoi de nouveau depuis hier soir?

— Peu de chose sur le papier, mais ce peu de chose mis en exécution, représente un pas géant dans le domaine de mon invention. Je viens de découvrir le cornet récepteur et distributeur de courant. Maintenant, le reste ne m'effraie plus. J'entre à présent dans la phase définitive de mon œuvre. Demain je donnerai le dessin de cette pièce à Vairol qui se mettra de suite après.

M. Monteil mit ses binocles et considéra le plan de l'appareil :

— Alors, c'est ici que vous le placez, votre cornet? et du bout d'un porte-plume qu'il avait pris sur le bureau, il frappait un coin de l'épure.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

— Oui, devant la table électrique.

— Parfait. Alors la force s'accumule dans le cornet même?

— Oui.

— Et l'envoi du fluide?

— Commandé par un disque spécial actionné par la manette droite, vous voyez, celle placée à côté du courant d'arrivée.

— Et sa portée efficace?

— Six mille mètres, si mes calculs sont justes, mais enfin, d'ores et déjà, je puis vous assurer de quatre mille.

— C'est quelque chose!

Durant quelques minutes, les deux hommes, l'esprit occupé par le même sujet, restèrent sans parler.

Le premier, M. Monteil rompit le silence.

— C'est merveilleux! Lorsqu'on songe aux résultats que l'on pourra obtenir avec cette invention, on ne peut qu'être pénétré d'admiration pour le cerveau qui l'a conçue. Quelle maîtrise pour nous, dans le domaine aérien.

— C'est vrai! Avec cet appareil adapté sur nos nouveaux avions blindés, nous serions, sans conteste, les maîtres de l'espace. La France aurait, dans une nouvelle guerre, qu'il ne faut pas souhaiter, la suprématie complète de l'air.

— Je change de question, fit brusquement M. Monteil, avec cette saute d'idées qui lui était habituelle, avez-vous des fonds en suffisance pour achever votre œuvre?

Jacques crayonna quelques chiffres.

— Non, il me faudra environ quatre mille francs.

— Bien, vous les aurez demain. Ma caisse est à votre disposition, je n'ai pas besoin de vous renouveler chaque fois l'offre. Demandez-moi ce qu'il vous faut, c'est toujours un plaisir pour moi de servir votre talent dans la mesure de mes moyens.

— Vous avez droit à toute ma reconnaissance et...

— Bon, bon, cela suffit, ne me sortez pas vos

litanies. D'ailleurs je suis pressé, il faut que je vous quitte. A ce soir. Ah! à propos, ma fille m'a chargé de vous dire d'être à la maison à vingt heures si possible.

— J'y serai, fit Olvey en serrant la main du visiteur. Présentez mes amitiés à Mlle Cécile, et à ce soir.

M. Monteil parti, Jacques reprit ses compas et continua son travail.

Au bout d'une heure il se leva brusquement, alluma une cigarette et commença une promenade de long en large dans son bureau.

Après un semblable stage dans l'immobilité il éprouvait le besoin de marcher un peu, de remuer.

Une sorte d'énervement s'était emparé de lui.

Touchant au résultat, après deux grandes années de recherches opiniâtres, il sentait monter en lui une sensation complexe qu'il était incapable de maîtriser.

Il essaya de penser à autre chose afin d'échapper à cette nervosité fébrile. Ce fut en vain, ce que voyant il reprit place sur son escabeau.

Quelques instants encore il s'absorba dans des calculs interminables, desquels devait sortir la formidable force électrique de son appareil.

Une seconde fois il descendit de son siège et, sifflottant entre ses dents, il se dirigea vers un tableau placé au mur, à droite de son bureau puis appuya sur un timbre.

La sonnerie du téléphone se fit entendre presque aussitôt.

— Allô! c'est vous, Vairol? Bien. C'est Olvey qui est à l'appareil. Pouvez-vous venir de suite à mon bureau?... Bon, entendu.

Il raccrocha le récepteur et reprit sa promenade.

Au bout de quelques minutes Vairol frappait.

— Entrez.

Le contremaître pénétra dans la pièce.

De taille moyenne, sec, osseux, les yeux vifs il s'avança, la main tendue.

— Bonjour, Monsieur Jacques.
— Bonjour, Vairol.
— Vous avez quelque chose de nouveau?
— Oui. Venez voir.

Les deux hommes examinèrent le dessin.

Un instant, ces deux intelligences, celle qui concevait et celle qui exécutait, penchées sur le plan, s'absorbèrent entièrement.

Jacques parlait vite, à voix basse. Sa parole semblait un murmure.

Vairol, lui, ne disait rien. Il mordillait nerveusement sa moustache, signe d'une extrême attention.

De temps à autre sa tête avait des inflexions approbatives.

A présent Olvey ne parlait plus.

Chacun d'eux, rentré en soi-même, s'était isolé dans sa méditation.

— Merveilleux! fit soudain Vairol en se relevant.
— Alors, vous croyez que ça marchera?
— J'en suis certain.

Olvey, toujours courbé demanda :

— Combien de temps pour l'exécution de cette pièce?

Vairol réfléchit quelques secondes puis, ayant consulté le plan et pris quelques mesures, déclara :

— Quinze jours... peut-être moins.
— Commencez-là de suite. Est-ce possible?
— Oui.
— Voici le dessin grandeur d'exécution si un détail vous arrête venez me demander des explications.
— Entendu.

Le contremaître roula le calque puis tendit la main à l'ingénieur.

— Je vais me mettre au travail de suite. Comme vous, j'ai hâte de connaître le résultat de cette prodigieuse invention.

Les deux hommes échangèrent une énergique poignée de mains.

Resté seul, Jacques mit un peu d'ordre sur son

bureau prit les plans épars sur la table et les rangea dans le coffre-fort.

Un éclair de joie luisait en ses yeux vifs.

Enfin! il touchait au but.

Dans quelques semaines il connaîtrait le résultat de ses pénibles travaux!

Certes, il escomptait un succès. Ses données étaient d'une précision mathématique. L'appareil devait fonctionner.

Cependant, une appréhension le tenaillait.

— Allons, pensa-t-il, je ne suis plus un collégien, c'est stupide à mon âge, de pareilles puérilités! — puis, prenant son chapeau il se disposait à sortir lorsqu'on frappa discrètement à la porte.

A l'invitation d'entrer, un homme d'une cinquantaine d'années pénétra dans le bureau.

C'était Karl Hobner, un des contremaîtres de l'usine.

Petit, trapu, les cheveux coupés ras, le regard sournois, il salua en s'inclinant obséquieusement.

— Bonjour, Hobner. Que voulez-vous?

L'homme qui tenait un calque, le déplia et, s'avançant vers Jacques :

— Pardon, Monsieur Olvey, je vous dérange, mais il y a une chose qui ne va pas dans ce coussinet. Tenez, ici, à la base, vous avez marqué 34 millimètres.

Jacques regarda le papier :

— C'est une erreur de chiffres, en effet. Vous auriez pu la rectifier vous-même puisque cette base vient s'ajuster dans cette entaille-ci. Vous voyez qu'elle porte 54 millimètres. Il va de soi que la base du coussinet doit avoir la même dimension.

— J'ai supposé cette chose aussi, seulement je tenais à être sûr... vous comprenez? Voulez-vous rectifier le chiffre, s'il vous plaît.

Jacques rectifia.

— Voilà! Maintenant soyez tranquille. Vous n'aviez que cela à me demander?

— Oui Monsieur l'ingénieur.

— Alors je ne vous retiens plus.

Sur un salut, Hobner quitta la pièce.

Jacques sortit derrière lui, ferma la porte à clef et gagna la cour.

Dehors il croisa Vairol auquel il fit un signe.

— Qu'y a-t-il, monsieur Jacques?

Olvey se rapprocha et désignant Hobner qui s'éloignait :

— Voilà un garçon qui n'a pas l'air très fort en mécanique. Cependant, jadis il m'avait paru plus intelligent. Depuis quelque temps, pour un oui ou un non il est à mon bureau. Je ne doute pas de lui, mais je crois bon de vous dire en passant, d'éviter de laisser vos plans à sa portée. J'ai presque l'idée qu'il les comprendrait mieux que ceux que je lui donne.

Vairol regarda Jacques :

— Cela se pourrait. En tous cas, soyez rassuré sur cette chose, mes plans ne me quittent jamais.

— Oh! je dis cela... je ne sais trop pourquoi... rien ne me fait soupçonner...

— On n'est jamais trop prudent, fit Vairol.

⁂

Jacques était depuis un instant à son bureau lorsque Raoul Monteil entra.

— Quel hasard vous amène, cher Raoul! s'exclama l'ingénieur en lui offrant un siège.

— Un service à vous demander.

— Dites.

— Je vais droit au fait. Avez-vous mille francs à me prêter pour quelques jours?

Jacques eut un haut-le-corps :

— Sapristi, mille francs! Vous savez je ne suis pas très riche, d'autant plus que toutes mes économies fondent dans le creuset que représente mon invention. Certes il me serait agréable de vous rendre service. Pourquoi ne demandez-vous pas cette somme à votre père?

— C'est une dette de jeu que je voudrais lui cacher. Il y a de ces petites choses que l'on n'aime pas avouer, même à son père. Vous c'est différent. Nous sommes du même âge, vous comprenez mieux, c'est pourquoi j'ai pensé à vous.

Jacques réfléchissait.

— Tenez, reprit Raoul, je vais vous faire une proposition. Vous avez, ces jours-ci, touché quatre mille francs.

— De M. Monteil, en effet, fit Jacques tout surpris.

— Les avez-vous encore?

— Certainement, mais il me les faudra sous peu.

— Quand?

— Dans une huitaine, sans doute.

— Eh bien, c'est parfait. Prélevez mille francs là-dessus et dans huit jours je vous les rembourse. Comme cela tout le monde l'ignorera et vous m'aurez rendu un véritable service.

— Je ne demande pas mieux, fit Olvey n'osant refuser, mais au moins vous m'assurez qu'à temps voulu je...

— Doutez-vous de ma parole?

— Non, mais c'est que, le cas échéant, cela me gênerait terriblement.

— N'ayez aucune crainte à ce sujet.

Jacques ouvrit son coffre-fort, tendit une liasse de billets au jeune homme :

— Voilà.

Et surtout, recommanda le fils Monteil, n'en parlez pas à la maison.

— Je vous le promets.

— Merci infiniment. On vous voit ce soir?

— Oui, comme d'habitude.

— Alors, sans adieu.

— Sans adieu.

Raoul parti, l'ingénieur resta songeur.

Souvent le jeune homme avait eu recours à sa bourse pour des sommes insignifiantes, peccadilles de garçon; mais aujourd'hui les choses semblaient plus graves.

— Et s'il ne pouvait me les rendre à temps voulu, songea-t-il.

Il n'eut pas le temps de se livrer à de plus longues réflexions. Vairol frappait à la porte.

Il entra, tenant un paquet soigneusement ficelé.

— Qu'est-ce? interrogea Olvey.

— Le cornet.

— Quoi! déjà terminé?

— Oui, j'ai travaillé six nuits après.

— Vous êtes fou, mon pauvre ami! Vous voulez donc vous rendre malade.

— Je n'ai pas grand mérite de travailler ainsi. Il ne m'en coûte guère puisque je ne puis dormir.

— Comment cela?

— Non, cette diablesse de chose me trotte sans cesse par la tête. Je ferme les yeux; peine perdue. J'essaye de dormir; c'est inutile. Si par hasard j'arrive à m'assoupir c'est pour voir des machines effrayantes qui bouleversent tout.

« Je sens que je n'aurai de repos qu'une fois cet appareil monté... et essayé. Que voulez-vous, c'est ainsi, je ne m'appartiens plus. Je suis l'esclave de votre invention!

— Vairol, vous êtes digne d'être associé à l'honneur qui couronnera notre œuvre. De la gloire du succès nous pouvons faire un partage égal. Soyez assuré qu'au jour venu, je saurai reconnaître votre dévouement et vos capacités.

— Nous en reparlerons, monsieur Jacques. Pour l'instant voyons donc ensemble la pièce que j'apporte.

Délicatement il défit le paquet et en extirpa l'objet qu'il tendit à Jacques.

Celui-ci l'examina sur toutes ses faces, saisit un pied à coulisse, prit quelques mesures et déclara: C'est parfait.

Posé sur le bureau, le cornet miroitait de tout l'éclat de son acier poli.

Tous deux, sans mot dire, contemplaient la chose mignonne et fragile de laquelle sortirait, jaillirait, la force la plus déconcertante.

Un léger frappement à la porte les rappela au sentiment de la réalité.

Olvey rejeta rapidement le papier sur la pièce mécanique.

Hobner entrait.

Vairol, d'un mouvement instinctif se plaça devant le cornet enveloppé, le masquant à la vue du nouvel arrivant.

— Qu'y a-t-il? fit l'ingénieur en s'avançant.

— Il y a une chose que je ne comprends pas très bien.

Il déroula le plan graisseux qu'il tenait: Cette pièce-ci, où s'ajuste-t-elle?

Jacques considéra le papier :

— Elle se place dans la rainure longitudinale de cette traverse. Elle doit pouvoir jouer librement, donnez-lui donc le jeu nécessaire.

Ah! bon, je saisis. Merci, monsieur l'ingénieur.

Il salua en jetant un regard oblique à Vairol, toujours appuyé contre la table.

Hobner parti, les deux hommes se regardèrent. Dans ce rapide coup d'œil ils sentirent que la même pensée leur était venue.

— En somme, demanda Jacques, notre appareil est pour ainsi dire terminé?

— Oui. Maintenant nous n'aurons plus qu'une mise au point dans le montage où certainement quelques petites retouches seront nécessaires.

— Il me tarde de connaître le résultat de nos travaux, fit Olvey, pensif. Votre hélice fonctionne-t-elle?

— Très bien. J'ai rechargé ce matin les accumulateurs. Tout est prêt de ce côté.

— Combien pensez-vous qu'il faudra de temps pour monter notre « Electro »?

— Il faut tabler sur les imprévus du montage. Mettons donc huit heures, pour ne pas nous tromper.

— Huit heures, en effet, c'est ce que je comptais. Nous ferons le montage de nuit, primo: afin d'être tranquille, secondo: pour pouvoir faire notre expérience au petit jour.

— Nous pourrions commencer cette nuit.

— Voyons Vairol, vous n'y songez pas! Il vous faut prendre du repos.

— Je ne dormirai pas. Je vous l'ai déjà dit.

Jacques eut quelques minutes d'hésitation.

— C'est sérieux, vous y tenez pour ce soir?

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien, puisque vous le désirez si ardemment nous commencerons dans la soirée. Trouvez-vous ici à vingt heures, ça va?

— Enfin! Oh! qu'il me tarde d'être à demain matin! Je vais faire porter l'hélice au bout du champ d'essais. Je la remiserai dans la baraque n° 6.

— Oui, c'est cela. Nous aurons ainsi un espace de huit cents mètres devant nous: c'est suffisant pour se rendre compte.

— Je vais préparer mes outils et les ferai porter ici, fit Vairol.

— C'est parfait.

— Alors, à ce soir, monsieur Jacques.

— A ce soir. Et puisse le jour qui demain se lèvera ne pas éclairer un échec!

— J'ai bon espoir.

Olvey, n'osant formuler une opinion quelconque, ne répondit rien.

L'aube commençait à poindre lorsque Vairol annonça : C'est fini!

Jacques qui, dans un coin du bureau, causait à voix basse avec M. Monteil, s'approcha du contremaître.

— C'est fait?

— Oui. Voilà le dernier fil placé.

Les trois hommes se courbèrent sur l'appareil, cherchant si rien n'y manquait.

— C'est égal, murmura M. Monteil, jamais on ne pourrait croire qu'une si petite chose puisse avoir tant de force!

— En effet!

— Ce n'est pas lourd, fit Vairol, songez donc, le tout ne fait pas même cinq kilos.

— C'est incroyable!

Wilfrid Monteil ouvrit son étui à cigares et le tendit à ses compagnons.

— En attendant le jour, fumons-en un: cela nous fera prendre patience.

Ayant allumé leur cigare, les trois hommes s'abimèrent dans une profonde méditation.

Peu à peu le ciel s'éclairait. Jacques se dirigea vers la fenêtre et souleva le rideau.

Dehors une clarté blafarde annonçait la venue du jour.

— Vairol, mettez l'appareil dans sa caisse, je crois que nous pouvons nous préparer au départ. Dans un instant il fera suffisamment clair pour que nous puissions nous rendre au champ d'essais.

Le contremaître emballa « l'Electro-désemparateur » combla les vides avec des tampons d'ouate, ferma le couvercle au cadenas.

Sans bruit le trio descendit l'escalier et gagna la cour.

Au levant le ciel se teintait de rose.

Dans la demi-clarté, les bâtiments de l'usine plaquaient leurs grosses taches noires, tandis que les cheminées géantes se dressaient, sombres et rigides dans le ciel laiteux.

Après cinq minutes de marche le groupe silencieux déboucha sur le terrain d'essais.

Jacques eut un tremblement qu'il ne put réprimer.

L'obsession de l'échec le reprenait.

M. Monteil, impassible, venait d'allumer un second cigare.

A voix basse il questionna: Où nous plaçons nous?

— Où nous sommes, fit Jacques.

— Et l'hélice?

— Tout là-bas, à l'autre extrémité, à huit cents mètres.

— Pendant que vous mettrez votre appareil en

place je vais aller installer l'hélice. Au signal convenu je la mettrai en marche, fit Vairol.

— Oui, allez.

Aidé de M. Monteil, Olvey sortit « l'Electro » de sa boîte et le dressa sur un plateau de chêne apporté par le contremaître.

Un dernier examen.

Ils resserrèrent quelques vis, vérifièrent les fils.

Pâle et tremblant Jacques se tenait accroupi.

Assis à même la terre, M. Monteil regardait, dans le lointain la silhouette indécise de Vairol, qui évoluait à l'autre extrémité du parc.

A présent il faisait jour.

Jacques se dressa, levant les bras. C'était le signal convenu.

Aussitôt un vrombissement se fit entendre. Vairol venait de faire la mise en marche.

L'ingénieur écarta les bras.

En courant, le contremaître vint à eux.

— Ça marche, là-bas?

— Très bien, à trois cents tours.

— Alors maintenant, à nous.

Jacques tourna quelques boutons puis saisit la manette de contact.

La minute fut poignante.

Le cou tendu, les yeux brillants, agrandis, les trois hommes fixèrent l'hélice qui, là-bas, tournoyait dans un ronflement sonore.

— Nous y sommes? fit Jacques dans un souffle.

— Oui.

La manette décrivit un quart de cercle. Le contact était donné.

Il y eut un sifflement sinistre dans le cornet de l'appareil puis soudain, là-bas, à l'autre bout du champ, un formidable raté suivi d'un bruit sec de fer cassé.

Retirant le contact, Jacques , comme un fou, s'élança dans la direction de l'hélice, suivi de ses deux compagnons.

— Ça y est, ça y est, cria-t-il, elle est cassée.

Rouge, essoufflé, M. Monteil arrivait.

Le moteur s'était arrêté et l'hélice, paralysée par une force prodigieuse, partagée en deux, gisait à terre.

Jacques, mouillé de sueur, s'épongeait le front: Merveilleux! merveilleux! l'effet est instantané.

Vairol regardait le moteur: Tout est brûlé! fit-il en se redressant.

Il ramassa une des palettes de l'hélice. La cassure était nette, traversant l'axe.

M. Monteil, à peine remis de sa course, serra la main d'Olvey:

— Admirable! vous venez d'obtenir un résultat admirable. C'est incroyable! Ah! quelle minute j'ai passée là!

Le contremaître qui venait de rentrer le moteur et les débris des palettes dans la baraque en sortit radieux.

— Vous voyez, monsieur Jacques, qu'il ne fallait pas vous tracasser sur les résultats. Je savais bien que tout marcherait comme vous l'aviez prévu.

« C'est égal! voici une invention qui fera sensation. Si nous avions eu ça en 1914 jamais un aviateur boche ne se serait risqué en face des nôtres.

Arrivés à leur point de départ ils remirent l'appareil dans sa caisse, que Vairol chargea sur son épaule, puis les trois hommes disparurent dans les méandres de l'usine.

Bientôt le soleil se leva.

Ses rayons éclairèrent le parc aux essais qui, maintenant silencieux, semblait vouloir garder jalousement le secret dont il venait d'être le témoin.

⁂

— Monsieur Jacques?

Interpellé brusquement le jeune homme sursauta.

Quelqu'un était dans son bureau. Vivement il s'y rendit.

Hobner, l'air gauche et sournois était debout, au milieu de la pièce, tenant à la main l'inévitable plan.

— Eh bien! fit Jacques en arrivant, on entre ici comme dans un moulin. Vous ne savez pas frapper?

— Monsieur l'ingénieur, je vous demande bien pardon, j'ai frappé. Comme vous ne répondiez pas j'ai supposé, vu que la clef était sur la porte, que vous étiez à votre laboratoire et que vous n'entendiez pas.

— C'est bon. Que voulez-vous?

Hobner déplia son calque.

Son doigt noir désigna un point: quel acier faut-il prendre pour cette pièce?

— Voyons Hobner, vous vous moquez de moi! Qu'ai-je écrit en ce coin-ci?

— J'ai bien vu « Acier doux » mais pensez-vous que pour cette pièce il n'y ait pas lieu de prendre...

Jacques coupa sa phrase :

— Faites suivant mes indications. Vous savez bien que vous allez dire une bêtise. On ne peut pas faire cette pièce avec un autre acier. Décidément, depuis quelque temps vous êtes devenu bien ignorant. Cette ignorance est-elle voulue ou réelle? Voilà ce que, depuis un mois, je me demande.

Hobner eut un mouvement des machoires. Ses yeux torves se dissimulèrent encore plus sous la broussaille des sourcils.

— Si je ne suis plus capable de tenir mon emploi il est inutile de chercher des détours pour me le dire. J'aime la franchise en toutes choses, moi!

Cette prétention à la franchise, alors que tout, sur son visage respirait la fausseté et la dissimulation, amena un sourire ironique sur les lèvres de Jacques.

Hobner le vit. Cela le cingla comme un soufflet.

— Je ne pense pas être plus bête qu'un autre, fit-il, et je ne veux pas qu'on me croie tel. Il n'est pas utile d'être ingénieur pour avoir de l'intelligence.

Cette phrase était empreinte d'une telle malveillante insinuation à son adresse, qu'Olvey sentit une sourde colère l'envahir tout entier,

— Hobner, je vous dispense de pareilles réflexions, tenez-vous le pour dit.

— Je dis ce que je pense.

— Assez!

— Si c'est une querelle pour me faire partir, dites-le. Il y a d'autres usines en France, Dieu merci... et de meilleures!

— En ce cas, je ne vois pas pourquoi vous restez ici, riposta Jacques.

— C'est un renvoi?

— Si vous voulez. Personnellement, je ne vous retiens pas. D'ailleurs, je mettrai M. Monteil au courant de vos insolences.

— Inutile; prévenez-le simplement que je quitte l'usine immédiatement.

— Bien. Je vais donner des ordres à la caisse.

Ironique, Hobner s'inclina :

— Adieu, monsieur l'ingénieur.

— Adieu.

.....

Jacques, dans l'impossibilité de solder le montant de la facture de 3.800 francs que lui avait présentée la maison William, s'était vu dans la nécessité de mettre M. Monteil au courant de l'emprunt que Raoul lui avait contracté.

Quand ce dernier réintégra le domicile paternel, après une fugue de cinq jours, il eut avec son père une violente discussion.

M. Monteil ayant toujours en tête l'indélicatesse de son fils envers Jacques, se montra d'une sévérité à laquelle le jeune homme n'était point accoutumé.

A une demande d'explication sur l'emploi de son emprunt, Raoul opposa un mutisme presque complet. A peine quelques vagues paroles, mais aucune précision.

Ces réponses ambiguës achevèrent d'exaspérer M. Monteil qui, sèchement, avertit son fils que dorénavant, ses mensualités lui seraient réduites.

Cette résolution atterra d'autant plus le jeune

homme qu'il escomptait justement un appel à la caisse paternelle.

Du côté de Jacques, il n'y fallait guère compter, d'autant plus qu'il ne pouvait lui rendre son prêt pour le moment. Restait Cécile.

A cette pensée, Raoul haussa les épaules.

Si sa sœur disposait de cinq ou six cents francs, c'était le bout du monde! Or quel service pouvait lui rendre une pareille misère?

— Bah! songea-t-il, j'en serai quitte pour prévenir Lily que notre voyage au bord de la mer est remis aux calendes grecques! A moins que la colère de papa ne se calme d'ici quelques temps. Enfin, nous verrons!

Sur cette phrase, il prit son chapeau et sortit.

Durant deux semaines, il mena une vie calme et tranquille, sortant peu dans la journée et passant presque toutes ses soirées en famille.

Il avait en outre rendu à Jacques la somme jadis empruntée. M. Monteil qui, sans en rien dire, observait la conduite de son fils, se félicitait intérieurement du résultat obtenu par sa décision énergique.

Ce soir-là, dans le salon, Raoul, près de son père, discutait sport, tandis que Cécile et Jacques, assis dans une bergère, se chamaillaient à propos du rythme d'un morceau de musique.

— Vous êtes bien bruyants, tous deux, s'écria le fils Monteil. Au diable soit votre mesure, vos soupirs et demi-soupirs! Tenez, Jacques, venez donc faire cinquante points au billard.

Olvey regarda l'heure :

— Diable! déjà vingt-trois heures! Il serait plutôt temps d'aller se reposer.

— Oh! fit Raoul. Etes-vous donc si pressé de rentrer?

— Ce n'est pas pour mon compte personnel que je parle, mais M. Monteil pourrait trouver que j'abuse.

— Papa ne se couche jamais tôt, n'est-ce pas, papa?

— Non. Ce n'est pas moi que cela gêne, et si c'est

l'heure qui vous inquiète, mon cher Jacques, vous avez tort de vous faire du mauvais sang pour si peu de chose. Allons, puisque Raoul insiste, laissez-vous faire. Vous dormirez un peu plus longtemps. Chez moi, vous n'êtes pas tenu de venir à heures fixes, vous le savez!

— Voyons, puisque le « patron » insiste à son tour et qu'il vous autorise à faire la grasse matinée, insinua Cécile.

— Je ne veux pas que tu parles ainsi, même en plaisantant, fit son père. Jacques n'est pas mon ouvrier, que je sache. Il se peut que je le paie, mais sa valeur intellectuelle le place hors de la catégorie des salariés.. Je le considère comme mon enfant.

— Allons, cher enfant, fit Raoul avec un sourire narquois, veuillez écouter votre petit papa et passer dans la salle à côté.

— Viens-tu? demanda Cécile à son père, nous jouerons à quatre, ce sera plus intéressant. Moi, je me mets avec Jacques.

— Vous savez, mademoiselle Cécile, vous aurez un bien piètre partenaire.

— Nous les battrons! proclama gaiement la jeune fille, je sens que nous les battrons.

— C'est à voir, répliqua M. Monteil en se levant d'un bond. Je relève le gant, et toi, Raoul?

— Moi aussi.

Cécile sonna :

— Vous servirez le thé à la salle de billard. N'ayez pas peur de le faire un peu fort, cela éclaircit la vue.

— Décidément, remarqua Jacques, vous tenez à gagner.

— J'y tiens, et je vous somme de faire des prodiges!

— Bigre! me voilà en fort mauvaise posture.

— Allons, allons, passons dans l'arène! fit M. Monteil, la guerre est déclarée.

Une heure du matin sonnait lorsque Jacques quitta la villa Monteil.

Le ciel était pur, constellé d'étoiles, et la lune jetait sur la terre une lueur blafarde.

Enervé par le thé et par le feu de sa lutte au billard, Olvey ne se sentait nulle envie de dormir.

Il alluma un cigare, décidé à faire une petite promenade avant de regagner sa chambre.

A petits pas, il commença sa marche nocturne. L'air frais lui apporta une sensation de bien-être.

Allant sans but précis, il songeait à cette invention qu'il préparait en secret.

Soudain, il s'arrêta net. Fulgurante, une formule venait de passer en son cerveau. Elle le traversa comme un éclair.

Instinctivement, il avait tiré son carnet et, déjà, au clair de lune, il l'inscrivait.

Par une force d'habitude, il notait toujours les choses qui lui passaient ainsi brusquement par la tête.

Souvent même, ces conceptions qui, à première vue, lui semblaient inadmissibles, lui ouvraient par la suite une voie qui le menait au but entrevu.

Il fit quelques centaines de mètres, puis essaya de reconstituer mentalement cette formule.

Impossible!

— C'est curieux! songea-t-il.

Reprenant son carnet, il la relut à nouveau.

Une étrange impression l'envahit.

— Qui sait, murmura-t-il, si ce mélange bizarre ne produirait pas une force... ce serait trop faible pour...

Subite, une idée jaillit dans son cerveau.

— Oh! fit-il, c'est un adjuvant pour une force électrique. J'ai l'intuition bien nette qu'un courant passant dans ce liquide s'amplifierait démesurément, tout au moins en ce qui concerne les deux premiers acides. Pour les autres... j'ignore.

Hanté par cette pensée, Jacques se retourna.

Au loin, on apercevait les cheminées de l'usine.

Il fit demi-tour.

— En montant dans ma chambre, je m'arrêtera

au laboratoire, je ne peux pas attendre plus longtemps pour me rendre compte. Non, je ne dormirais pas. Il faut que je fasse cet essai.

A pas rapides, il refit le chemin parcouru.

— Si le secret de mes rêves se trouvait dans cette formule!

Arrivé devant l'usine, il ouvrit une des petites portes latérales et, sans bruit, gagna le bâtiment dans lequel se trouvait son bureau.

Sa lampe électrique en main, il gravit l'escalier, ouvrit la porte et, d'un trait, passa dans son laboratoire.

D'une main nerveuse, il tourna le bouton de l'interrupteur.

Les lampes électriques jetèrent leur lumière crue.

Jacques baissa les stores des fenêtres, mit sa blouse et, sortant de son veston le précieux carnet, s'absorba dans une profonde méditation.

— Allons! fit-il soudain, essayons toujours!

Parmi les nombreux bocaux placés sur un rayon, il en descendit quatre, les considéra un instant puis, muni d'une éprouvette, il commença le mélange.

Un léger grincement lui fit soudain relever la tête.

Grincement d'une porte ouverte doucement.

Le flacon en mains, il écouta quelques secondes.

Nul bruit ne se fit entendre. Néanmoins, par un surcroît de prudence, il voulut s'assurer qu'il était bien seul.

Pénétrant dans le bureau, il donna la lumière et resta cloué sur place.

La porte d'entrée était ouverte!

Cependant, il était certain de l'avoir fermée.

D'un bond, il s'élança dans l'escalier.

Personne!

Il arriva dans la cour. Là, rien de suspect. Voyant cela, il réintégra son bureau.

Au premier examen, il constata que rien n'était dérangé. Vivement, il ouvrit la cachette où reposaient les plans de sa nouvelle invention. Rien n'y manquait,

— C'est curieux, murmura-t-il, cette porte ne s'est pourtant pas ouverte toute seule!

Ses yeux se portèrent sur le coffre-fort. Il était clos.

— Aurais-je oublié de fermer, ou plutôt aurais-je mal fermé la porte en entrant, et un courant d'air... sans doute... je ne vois pas d'autre hypothèse.

Ce disant, il rentra dans son laboratoire et reprit ses manipulations.

Le liquide, dosé suivant sa formule, fut mis dans un récipient de verre qu'il boucha d'un couvercle de bois dans lequel il venait de percer quatre trous d'inégale grosseur.

Il éteignit une des ampoules, démonta l'interrupteur, puis, coupant deux longueurs de trois mètres à un rouleau de fil électrique, il les greffa sur ceux de l'éclairage.

Décapant l'extrémité libre, il mit à nu une longueur de laiton d'environ huit centimètres, qu'il fit passer par deux des trous du couvercle, les fils ne touchant pas le liquide.

Ceci fait, il s'empara de deux morceaux de câble à haute tension qu'il introduisit dans les deux plus gros trous, faisant en sorte que leur extrémité soit en contact avec le liquide.

Saisissant alors son voltamètre, il vissa sur les chevilles l'autre bout des câbles.

Ceci terminé, il vérifia cette installation rudimentaire. Elle lui parut en état de fonctionner.

Le cœur battant, il se dirigea vers l'interrupteur.

De cet appareil grossier, qu'allait-il sortir?

Rien, peut-être! ou, qui sait, une explosion qui l'anéantirait! La formule le livrait pieds et poings liés, aux caprices de l'inconnu.

Une seconde, sa main hésitante erra sur le bouton. Une sueur froide perlait à son front.

Plaqué contre le mur, les tempes bourdonnantes, il tourna d'un seul coup la clef d'ébonite.

Un éclair embrasa le laboratoire, puis il y eut un éclatement sec. Les lampes s'éteignirent.

Jacques, ébloui, ne bougea pas. La surprise semblait l'avoir cloué sur place.

D'une main mal assurée, il saisit sa lampe de poche.

Avec l'appui de cette faible lumière, il se dirigea vers la table d'expériences.

Les fils d'éclairage étaient brûlés. Le câble à haute tension avait complètement fondu, faisant éclater le voltamètre.

Devant ce résultat déconcertant, Jacques resta un instant sans mouvement.

Mentalement, il calculait la force de résistance du câble et la tension prodigieuse qu'il avait fallu pour le fondre.

Du voltamètre, il ne restait aucune des parties métalliques.

Elles avaient disparu.

Olvey comprit alors qu'il venait de découvrir là un amplificateur de force électrique d'une puissance incalculable. Il essaya de donner de la lumière. Peine perdue, les plombs avaient sauté.

Alors, à la lueur de sa lampe, il remit le fantastique bocal sur un rayon et, encore tout tremblant de l'émotion ressentie, sortit puis gagna sa chambre.

La nuit fut mauvaise pour lui.

Les quelques heures qu'il consacra au sommeil furent peuplées d'épouvantables cauchemars.

Des choses diaboliques l'entouraient. D'étranges instruments, moitié hommes moitié machines, l'appelaient, en lui tendant les bras, alors que lui, immobilisé par une force inconnue, essayait en vain de faire un pas, de proférer une parole.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le soleil inondait la pièce. Son réveil marquait huit heures.

D'un bond, Jacques fut sur pied. Il s'étira.

Dans le demi-engourdissement de ce brusque lever, il essaya de se souvenir.

— Voyons, cette invention diabolique de courant électrique, est-ce un rêve? est-ce une réalité?

Assis sur le bord de son lit, il se prit à réfléchir : Je n'ai pas rêvé, pensa-t-il.

D'une main fébrile, il s'empara de son veston, saisit son carnet. La formule était là, crayonnée hâtivement.

A présent, la lucidité se faisait dans son esprit. Il se rappelait nettement son essai de la nuit et le foudroyant résultat obtenu.

Une joie sans nom l'envahit.

— Maintenant, songea-t-il, je n'ai plus qu'à chercher à capter et à diriger cette force. Si je réussis ce miracle, qui sait quelle révolution cette invention apportera dans le monde! Avec un pareil fluide, aucune guerre ne serait possible.

Et, dans son cerveau en travail, surgissaient d'étranges conceptions.

La demie de huit heures sonnait lorsqu'il pénétra dans son bureau.

Passant dans son laboratoire, il ouvrit toutes grandes les fenêtres car, dans la pièce, flottait une âcre odeur de caoutchouc brûlé.

Sur la table, il retrouva les fragments de ce qui était jadis son voltamètre : quelques débris d'émail et de verre.

Des deux câbles, aucune trace. Ils avaient fondu complètement. Jacques appela le chef électricien au téléphone, le priant de venir réparer l'éclairage du laboratoire.

Rentré dans son bureau, le souvenir du bruit entendu la veille lui revint à l'esprit.

Il passa l'inspection de la pièce, regarda la serrure. Rien d'anormal.

Machinalement, il ouvrit le coffre-fort. Les quelques billets de banque placés là la veille étaient encore à leur place. Olvey allait refermer la lourde porte lorsqu'il remarqua, sur le rayon supérieur, un léger désorde dans ses papiers.

Vivement, il empoigna les chemises contenant les divers plans des nouvelles machines de l'usine Monteil. Ils étaient là. Soudain, le jeune homme eut un haut-le-corps.

Les plans de l' « électro-désempareur » avaient disparu.

Comme un fou, il chercha dans les papiers épars devant lui. Peine perdue.

Ni là, ni ailleurs, il ne trouva trace des dessins. Une épouvante folle s'empara de lui.

— Volé! on m'a volé mon invention!

Sans force il tomba sur une chaise. Les yeux secs, la gorge serrée, il essaya de réfléchir.

Non, c'était bien dans le coffre-fort qu'il les avait placés. Jamais il ne les mettait ailleurs.

Qui donc s'en était emparé?

Le bruit perçu dans la nuit lui revint de nouveau à la mémoire. Un homme était là lorsqu'il avait traversé le bureau pour se rendre à son laboratoire.

Et c'est cet homme qui, doucement, quelques minutes après, avait ouvert la porte pour fuir en emportant les précieux documents.

Cela ne faisait aucun doute.

De suite, il téléphona à M. Monteil.

Un instant plus tard, le père de Cécile arrivait.

— Qu'avez-vous? s'écria-t-il en voyant le visage bouleversé du jeune homme.

En quelques mots, ce dernier le mit au courant des événements. M. Monteil se mordit les lèvres.

— Tous les plans sont enlevés?

— Tous!

— Vous n'aviez que ceux-là?

— Oui.

— Personne ne sait que l'appareil est construit?

— Sauf Vairol, personne n'en a connaissance.

— A aucun prix il ne faut en parler.

Tout en causant, il décrocha le récepteur du téléphone.

— Que faites-vous?

— Je demande l'inspecteur Maillard, c'est un détective très habile. Il est à nous dans un instant, fit M. Monteil en raccrochant le récepteur. Peut-être aurons-nous la chance qu'il trouve une piste.

— Je le souhaite.

Tous deux, hantés par une même pensée, restèrent sans proférer une parole.

Enfin, on annonça Maillard.

Celui-ci, en entrant, serra la main des deux hommes.

D'une quarantaine d'années, grand, bien pris, entièrement rasé, le détective avait sur le visage quelque chose d'énergique, d'autoritaire.

Sans en attendre l'invitation, il prit un siège.

— Voyons, quel est le motif qui m'amène près de vous?

Brièvement, Jacques raconta le vol dont il venait d'être la victime.

Maillard écoutait paisiblement.

De suite, il questionna :

— Quelle heure était-il quand vous êtes venu ici, cette nuit?

— Une heure et demie, environ.

— Au bout de combien de temps avez-vous perçu ce bruit insolite?

— Un quart d'heure... vingt minutes environ.

— Avez-vous des soupçons?

Olvey ne répondit pas. Certes, il avait comme une vague intuition au sujet d'Hobner, mais pas au point de l'accuser.

— Non, fit-il.

— Avez-vous renvoyé dernièrement quelqu'un de l'usine?

— Oui, Karl Hobner, un de nos contremaîtres, fit M. Monteil.

— Etait-il au courant de l'invention de M. Olvey?

— Je ne le pense pas. Elle était secrète.

— Non, vous ne comprenez pas. Je demande si cet Hobner savait ou même se doutait que vous faisiez les plans d'un appareil nouveau?

— Ça oui. D'ailleurs, il n'était pas le seul.

— Bien. Pour quel motif l'avez-vous congédié?

— Pour son insolence envers moi, d'abord, et ensuite pour ses façons d'agir qui me déplaisaient.

Jacques mit alors le détective au courant des fré-

quentes visites d'Hobner au bureau, pour des renseignements insignifiants.

— Parfait. De quelle nationalité est-il?

— Alsacien, d'après ses papiers.

— Depuis combien de temps était-il à l'usine?

— Quatre ans.

— Bon. Et à part lui, qui venait le plus souvent à votre bureau?

— Vairol, mon contremaître de la précision.

— Et ensuite?

— C'est tout. D'autres personnes y entraient, mais accidentellement, pour les menus besoins du service.

— Etes-vous sûr de ce Vairol?

— Sur mon honneur, j'en réponds, fit Jacques.

— Moi de même, renchérit M. Monteil.

— Alors, ce n'est pas là qu'il nous faut chercher.

— Non.

— Reste Hobner ou une personne étrangère; j'entends : sur laquelle nous n'avons aucun doute. Combien y avait-il de plans, en tout?

— Onze.

— Et, sans curiosité, à quel usage était destinée cette invention?

Jacques eut une hésitation :

— Oh! je puis bien vous le dire, à présent.

En quelques mots, il mit son interlocuteur au courant de l'usage pour lequel il avait créé « l'électro ».

Maillard se leva d'un bond :

— Sapristi! mais c'est que c'est une affaire fort grave qu'un vol semblable! Ce sont ces plans-là qu'on vous a dérobés?

— Hélas!

— Les avez-vous en double?

— Malheureusement non!

Maillard réfléchit un instant puis, prenant son chapeau :

— Ne touchez rien ici. Nous allons fermer cette pièce jusqu'à ce que je revienne pour faire relever

les empreintes. Il n'y a que cette entrée? fit-il en désignant la porte par laquelle il était venu?

— Oui.

— Et celle-ci?

— C'est la porte du laboratoire, répondit Jacques.

— Vous permettez? fit l'inspecteur en ouvrant la porte.

Les trois hommes pénétrèrent dans la pièce.

Tandis que Maillard furetait de droite et de gauche, M. Monteil remarqua les taches noires du plafond.

— Tiens, vous avez eu un court-circuit?

— Oui, les plombs ont fondu... la nuit dernière.

— A propos, que pouviez-vous faire ici à une heure du matin?

— J'étais venu faire une petite expérience dont l'idée m'était venue en route, en sortant de chez vous.

— Mais, vous êtes enragé, ma parole! Oh! ces inventeurs!

— Que voulez-vous, c'est un peu la faute de mademoiselle Cécile.

— Comment ça?

— Oui, après le thé, j'avais les yeux tellement éclaircis que je ne me sentais nulle envie de dormir. Quand on n'a pas sommeil, mieux vaut travailler, n'est-ce pas?

— Oui. et quand la bête est en marche dans le cerveau, il faut la laisser vagabonder. Je suis sûr que vous mijotez encore quelque nouvelle invention!

— N'est-ce pas mon métier, de chercher?

— Sans doute. Enfin, ce n'est point mon affaire. En ce moment, nous avons d'autres soucis et non des moindres.

— Oui... malheureusement.

A cet instant, Maillard, qui avait refermé la fenêtre, vint à eux :

— J'ai vu ce que je voulais voir. Rien ne me retient plus ici, du moins pour la minute. Nous allons donc évacuer la place.

— Alors? interrogea M. Monteil.

— Je vais me mettre immédiatement en campagne. La piste sera dure à saisir car je n'ai guère d'indications, mais soyez assurés que je ferai l'impossible pour retrouver le voleur. Les trois hommes quittèrent le bureau que Maillard ferma à clef, puis, ayant salué M. Monteil et Jacques, il disparut dans l'escalier.

Huit jours après, Jacques, en dépouillant son courrier, trouva une communication du parquet.

C'était le duplicata du rapport de l'inspecteur Maillard.

AFFAIRE OLVEY

Vol de documents aux usines Monteil.

Comme suite à la plainte déposée par M. Jacques Olvey, relative au vol de plans secrets commis à son bureau, dans la nuit du 9 au 10 mai, après enquêtes minutieuses menées sur diverses pistes, il ressort que les soupçons portés sur le sieur Hobner sont les seuls à retenir.

Or, le sieur Karl Hobner demeure introuvable.

Au lendemain du vol, ce qui confirme lesdits soupçons, il a brusquement disparu, prétendant se rendre à Saint-Chamond.

D'après enquête faite dans les diverses usines, pensions et hôtels de cette ville, aucune trace de son passage n'est relevée. Les renseignements recueillis sur le compte du sieur Hobner, le représentent comme un homme sournois, peu sociable, mais sobre et d'une vie régulière, ne recevant personne que sa fille venant le voir assez irrégulièrement.

La trace de celle-ci, comme celle du père, demeure

introuvable. Les rapports de police des centres usiniers de France sont négatifs en ce qui concerne la présence d'un individu répondant au signalement du sieur Hobner. Néanmoins, ledit signalement vient d'être télégraphié à toutes les gares frontières où la plus rigoureuse surveillance sera organisée.

MAILLARD.

DEUXIÈME PARTIE

Jacques venait d'être officiellement fiancé à Cécile Monteil.

Les grands quotidiens avaient annoncé cette heureuse nouvelle.

M. Monteil, président du Consortium des grandes manufactures françaises, était une personnalité fort connue dans le monde métallurgique.

Quant à Jacques, ses récentes inventions, et les perfectionnements apportés dans les machines-outils avaient fait sensation dans le domaine industriel.

A présent, il voyait son nom sortir de l'ombre et s'acheminer lentement vers la célébrité.

A l'occasion de ses fiançailles, Raoul Monteil avait offert à sa sœur une magnifique parure.

D'un caractère indépendant, il menait à présent une vie très irrégulière, faisant avec Lily, sa maîtresse, de fréquents voyages.

Ses absences n'étaient cependant jamais de longue durée. Elles ne dépassaient guère une huitaine de jours.

A plusieurs reprises, M. Monteil avait fait à son fils de sérieuses observations sur la légèreté de sa conduite.

— Bah! avait répondu Raoul, sous peu l'heure du

conjungo sonnera au cadran de ma vie. Laisse-moi profiter des derniers jours de mon indépendance.

A cette réponse son père n'avait dit mot : lorsqu'on songe au mariage, avait-il pensé, c'est preuve d'assagissement. En somme, Raoul est encore jeune, c'est un peu de son âge ces petites fugues. D'ici quelques années, ses goûts changeront certainement. Sans se soucier autrement de son fils, il lui laissa une liberté d'action dont le jeune homme usa largement.

Neuf heures venaient de sonner. M. Monteil, à son bureau dépouillait un volumineux courrier quand Jacques entra. Il était pâle.

— Avez-vous lu les journaux ce matin? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Non, pas encore.

— Regardez!

Wilfrid Monteil déplia le quotidien que lui tendait Olvey.

En manchette un titre s'écrasait en énormes caractères, sur toute la largeur de la feuille :

Une fantastique affaire
Une bande de malfaiteurs dévalise l'express aérien Paris-Londres.

« Alors qu'il venait de quitter la station aérienne de Calais, à quelques milles de la côte, l'express aérien s'arrêta soudain, immobilisé dans l'air [1].

« Au même instant un avion noir fondit sur lui et, se rangeant sur le flanc gauche du convoi, trois hom-

1. Les express aériens étant munis de stabilisateurs-planeurs leur permettant de s'immobiliser dans l'air.

mes coiffés d'un casque bizarre, pénétrèrent dans le wagon des premières.

« Parcourant le couloir, ils pénétrèrent dans les compartiments et, dans chacun de l'un d'eux, lancèrent une ampoule de verre.

« Subitement endormis, sans avoir eu le temps de faire un geste, les voyageurs furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

« Chose curieuse : leurs bijoux leur furent laissés.

« C'est un des voyageurs de troisième classe qui, le premier, découvrit l'audacieux vol.

« Intrigué par l'arrêt brusque du convoi il se pencha à la portière et vit nettement l'avion s'accoter à l'express.

« Un feu de mitrailleuse l'obligea à se retirer.

« Lorsqu'au bout d'un instant il se risqua à regarder une seconde fois, l'avion noir avait disparu.

« Ouvrant alors la portière, M. Clardy, c'est le nom du voyageur, se laissa glisser sur le marche-pied et, s'accrochant à la rampe, arriva devant le wagon des premières.

« La porte ouverte, un gaz nocif le prit à la gorge, il n'eut que le temps de se baisser pour échapper aux funestes émanations.

« Comprenant ce qui venait de se passer, il longea le wagon et, de sa main enveloppée dans son chapeau de feutre, brisa les glaces des portières.

« D'autres courageuses personnes venaient, elles aussi de le rejoindre.

« Ensemble elles entrèrent dans les compartiments où flottait encore une étrange odeur, et dont tous les occupants dormaient.

« Ouvrant vivement toutes les ouvertures un courant d'air fut établi.

« Un à un les voyageurs se réveillèrent, étonnés. Le plus fort de l'aventure est qu'aucun d'eux ne se souvient de rien.

« Impossible d'obtenir des victimes le moindre signalement sur leurs agresseurs.

« Une amnésie totale semble s'être abattue sur eux.

« Seul M. Clardy qui aurait pu apercevoir les bandits n'en n'a pas eu le temps, obligé qu'il fut, de se retirer sous le feu de la mitrailleuse.

« Le chef de train lança de suite l'appel de secours à la station de Calais d'où une machine aérienne vint prendre en remorque l'express désemparé.

« A son arrivée à Londres le train fut mis à l'atterrissage.

« D'après la première enquête il résulte que les deux mécaniciens furent, eux aussi, victimes des gaz nocifs lancés par les agresseurs. Ils furent retrouvés inanimés dans leur cabine.

« Chose étrange : les hélices de marche manquent à l'express.

« Seules celles de secours sont restées en place, mais devenues intiles du fait que les moteurs de la machine sont entièrement brûlés.

« On se perd en conjectures sur la cause de ce phénomène.

« Les brigades terrestres et aériennes de la police londonienne sont parties en campagne immédiatement à la recherche de l'avion noir, s'il est possible de retrouver sa trace.

« Un marconigramme lancé sur Paris a mis en mouvement la police française.

« Espérons que, de leurs efforts combinés, ne tarderont pas à sortir des renseignements plus précis en ce qui concerne cet audacieux coup de main. »

Dernière heure.

« D'après les résultats de la première enquête, et d'après un voyageur venant de Berlin, sur monoplan, l'avion noir aurait été rencontré au-dessus d'Essen, se dirigeant vers l'est. »

— C'est fantastique! s'exclama M. Monteil.

— Oui, fantastique! fit Jacques, comme un écho. Vous ne remarquez rien d'anormal dans cette attaque?

— Tout m'y paraît étrange, absolument tout.

— Je ne veux pas dire cela. Rien ne vous a frappé?

— Non.

Olvey, plus pâle mit un doigt sur le journal, désignant une ligne : « Chose étrange, les hélices de marche manquent à l'express » puis une seconde : « Les moteurs de la machine sont entièrement brûlés. »

Brusquement M. Monteil se dressa.

Lui aussi venait de comprendre.

— L'électro-désempareur!

— Oui.

Un silence de mort plana dans la pièce.

Les deux hommes, debout, les yeux fixés sur le journal, restaient figés dans une attitude silencieuse.

— Coïncidence, peut-être! murmura M. Monteil.

— J'en doute. Voyez cette phrase de la dernière heure: « Rencontré au-dessus d'Essen, se dirigeant vers l'est. » Cela suffit à détruire notre dernière illusion.

L'avion noir file vers l'Allemagne. C'est de là qu'il a dû prendre son vol, j'en suis certain. Or, Hobner...

— Vous croyez que c'est Hobner?

— Je ne veux pas dire cela, mais je comprends à présent où sont mes plans. Ils ont passé la frontière, vendus à des gens qui font hélas de mon invention, un usage auquel certes elle n'était pas destinée.

— Voyons Jacques, ne vous frappez pas ainsi. Je ne crois pas cette opinion réelle. Nous sommes victimes d'une coïncidence inexplicable. Supposer autre chose me paraît impossible.

— Je ne suis pas de votre avis.

A cet instant quelqu'un frappa rudement à la porte. C'était Vairol.

Lui aussi venait de prendre connaissance des jour-

naux et sa façon d'envisager les choses ne différait pas de celle de Jacques.

En le voyant entrer, son journal à la main, les traits décomposés, Olvey comprit les sentiments qui agitaient l'âme de son contremaître.

Celui-ci vit la feuille étendue sur le bureau :

— Vous savez? fit-il d'une voix étranglée.

Jacques fit un signe de tête.

— Le bandit! s'écria Vairol, le poing tendu.

— Qui ça?

— Hobner. Oh! cela ne fait aucun doute, il a vendu les plans.

— Il faudrait peut-être en avertir la police, proposa M. Monteil.

— Pourquoi? Vous savez bien qu'Hobner est resté introuvable.

— C'est épouvantable! fit Jacques en s'écroulant sur une chaisse.

Durant un instant les trois hommes restèrent là, anéantis par l'horreur de la chose.

— Peut-être ces bandits s'en tiendrons-ils là, avança timidement M. Monteil qui venait de jeter les yeux sur le compte rendu de l'attaque. En somme leur vol se monte à près d'un million. S'ils sont trois la part de chacun me semble appréciable.

— Ce serait notre seule planche de salut, murmura Jacques.

Soudain la porte s'ouvrit violemment et Raoul, en costume de voyage fit son entrée.

Il embrassa son père, serra la main de Jacques et de Vairol :

— Excusez si je me présente dans une tenue presque incorrecte. J'arrive à la minute de Paris. Cécile m'a dit que papa était ici, je suis venu en hâte. Avez-vous connaissance...

— Oui, nous sommes au courant, fit Olvey.

— C'est incroyable! fit le jeune homme. Tenez. j'apporte la deuxième édition. Il y a quelques nouveaux commentaires de la presse, mais rien de saillant en ce qui concerne une piste quelconque.

— La piste sera dure à trouver, assura Vairol.

— Je le crois. Il m'est venu aussi une idée à la lecture de ce fait inconcevable ou, pour mieux dire, j'ai constaté un singulier rapprochement entre les effets produits sur l'express et ceux que devaient engendrer l'invention de Jacques. Ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu d'établir une corrélation entre cet exploit et le vol des documents dont Jacques fut victime il y a quelques mois?

— Cela ne fait aucun doute, fit Vairol.

— En ce cas, possesseurs d'une pareille invention ces bandits seraient invulnérables? Pensez-vous qu'on puisse quelque chose contre eux, Jacques?

— Je ne le crois pas.

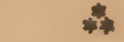
Raoul se tut.

— Et si, par exemple vous pouviez construire un appareil semblable, reprit-il.

— Il ne serait pas d'une grande utilité maintenant puisque ce serait combattre avec des moyens égaux.

— C'est vrai, fit Raoul. Excusez-moi, je vais rentrer faire un brin de toilette avant le déjeuner. A tout à l'heure.

— Moi je vais prendre aussi le chemin du départ, dit Vairol. Espérons que les journaux de demain nous apprendront du nouveau.



Durant quelques jours, l'attaque aérienne fit l'objet de toutes les conversations puis, finalement, devant les résultats négatifs des polices franco-anglaises, l'affaire, sans tomber dans l'oubli, cessa de passionner l'opinion publique. Cependant, la sûreté anglaise, plus opiniâtre, s'obstinait à chercher la trace des malfaiteurs.

Une escadrille policière fut spécialement affectée à

la surveillance de la frontière franco-allemande, alors que les trains aériens se voyaient convoyés par de nombreux et puissants avions de chasse.

Ainsi toutes les mesures propres à assurer la sécurité des transports par voie des airs, semblaient être prises.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cet audacieux coup de main.

Jim Ketson, le fameux détective anglais croisait dans les parages de la ligne frontière, commandant une escadrille de cinq avions.

L'express Londres-Berlin venait de traverser l'espace, se dirigeant sur l'Allemagne lorsqu'au lointain apparut, venant en sens inverse, mais à une altitude supérieure, un petit avion de chasse.

A la vue du train il obliqua dans sa direction.

Jim Ketson qui, en ce moment l'observait, lança deux appels de sirène puis piqua droit sur l'avion suspect, suivi de l'escadrille qui s'engouffra dans son sillage.

Subitement l'appareil ainsi pris en chasse, ralentit sa marche, puis essaya de descendre à la hauteur de l'express.

Son moteur semblait ne pas fonctionner normalement car l'appareil restait presque immobile.

Sous lui le train passa entouré de ses convoyeurs.

Cependant Ketson approchait.

Bientôt il fut assez près pour reconnaître l'avion.

C'était un avion de chasse d'assez grande envergure.

Soudain le détective ne put réprimer un mouvement de surprise. Il venait de reconnaître que la carlingue était noire.

Maintenant l'appareil semblait faire des efforts désespérés pour se remettre en marche.

Jim Ketson n'était plus qu'à huit cents mètres de lui.

— Enfin! je vais savoir! pensa-t-il.

Au même instant un lugubre sifflement se fit entendre.

Son moteur s'arrêta net alors que son hélice, sectionnée par le milieu tombait en tournoyant.

Ketson hurla de colère, en se voyant ainsi immobilisé.

Il regarda derrière lui.

En trombe l'escadrille arrivait dans un vrombissement formidable.

Dominant le bruit des ailettes le sifflement se fit entendre à nouveau et soudain, épouvanté, Jim Ketson vit cette chose incroyable: Les cinq avions s'arrêter net et rester sur place.

Leurs hélices venaient de se briser.

Désemparés, les appareils restèrent ainsi quelques minutes.

Tout à coup, de l'avion noir une forme se leva.

De la main elle fit un signe d'ironique adieu et son moteur subitement mis en marche, l'avion fit un demi-tour et disparut dans le ciel.

L'escadrille policière, impuissante à présent, n'eut plus qu'une solution à envisager : L'atterrissage.

Les stabilisateurs à air comprimé furent mis en œuvre et, doucement, dans un vol en spirale, les appareils descendirent vers la terre.

Dès que son monoplan toucha le sol, Ketson, comme un fou sauta à bas et courut à l'avant de la carlingue.

De l'hélice il ne restait plus trace, quant au moteur, il était brûlé.

Les autres appareils, eux aussi, avaient subi le même sort.

Le détective eut un frémissement.

Les bandits étaient en possession d'une machine inconnue dont la force prodigieuse les rendait invincibles.

Toute chance de les arrêter lui échappait.

Il comprit pourquoi les misérables n'avaient pas même daigné prendre la fuite à son approche.

Par un raffinement de moquerie ils avaient voulu laisser à leurs poursuivants l'espoir de la capture prochaine, afin de mieux jouir de leur déception.

Ketson avait encore à l'esprit, comme un sanglant affront, le geste d'adieu des pirates aériens.

A la pensée qu'il demeurait à jamais sans défense devant eux le policier sentait des larmes de rage lui mouiller les yeux.

Peu de jours après, la presse française, puis la presse anglaise relatèrent le fait, agrémenté de commentaires plus ou moins différents.

Dès lors une certaine effervescence se manifesta dans les sphères officielles.

La locomotion aérienne, issue de tant de patientes recherches, allait connaître sous peu une complète décadence, résultante directe de cette diabolique invention dont les effets renversaient toutes les hypothèses.

La sécurité des voyageurs se trouvait fort précaire du fait qu'aucun moyen efficace de protection ne pouvait être envisagé.

Des recherches furent effectuées afin de retrouver les débris des palettes de l'escadrille Ketson.

Ils furent ramassés et ramenés à Paris.

A l'examen il fut reconnu que, sous l'action d'une force inconnue, l'hélice se rompait au centre et juste dans son axe.

Discrètement et en hâte le gouvernement français fit exécuter un autre genre d'hélice métallique avec un renforcement de matière à leur centre.

Munis de ces hélices, quatre appareils ayant à leur bord des détectives renommés, prirent l'air, à la recherche des dangereux malfaiteurs.

Pour cela ils prirent en escorte le Paris-Rome.

L'aller se passa normalement.

Au retour le rapide débouchait des Alpes lorsqu'un avion fit son apparition dans le ciel, venant à la rencontre du train.

Le mécanicien fit à trois reprises différentes fonctionner la sirène, ce qui, dans le code international de navigation aérienne signifiait : Ecartez-vous de la ligne.

Comme s'il n'entendait pas, le sinistre oiseau pour-

suivit sa route, se rapprochant même de l'express.

A présent il n'en n'était plus qu'à quatre mille mètres.

Les policiers ouvrirent alors sur lui un violent feu de mitrailleuse.

La réponse ne se fit pas attendre.

Un sifflement déchira l'air et, l'une après l'autre, les hélices des avions de chasse se brisèrent.

La brigade policière restait prisonnière dans ses appareils.

Cependant le train n'avait pas ralenti. Il arrivait maintenant sur les bandits.

Tout à coup il s'arrêta net, ses deux hélices brisées.

Privé de direction il fit encore quelques cent mètres puis se tourna de biais.

La manœuvre exécutée contre le Paris-Londres se renouvela.

Tandis que l'avion noir s'attachait aux flancs du convoi, un feu nourri de mitrailleuse balayait les portières de l'express, retenant les occupants à l'intérieur.

Cependant quelques-uns des voyageurs avaient courageusement tiré leurs brownings et, l'arme au poing attendaient près de l'entrée, la venue des bandits.

Sans doute ces derniers avaient-ils prévu cette tentative de résistance.

Se glissant le long du marche-pied, en se baissant, ils passèrent devant la porte du wagon.

Arrivés devant le compartiment du milieu ils étendirent le bras.

Le feu de la mitrailleuse s'arrêta une seconde.

Vifs comme l'éclair les deux hommes se levèrent et, d'un seul coup, brisant la glace de la cabine, jetèrent une poignée de leurs terribles ampoules.

Accroupis, alors que les balles continuaient à balayer le train, ils reprirent leur position et regagnèrent la porte d'entrée des premières.

Là, les héroïques voyageurs, surpris par les brusques émanations de gaz, gisaient inanimés, leurs armes encore à la main.

Un à un les occupants du wagon furent dévalisés.

Leur coup fait, les misérables regagnèrent leur appareil en rampant et enjambèrent la carlingue.

Bientôt les policiers qui, à quatre mille mètres plus loin venaient d'assister, impuissants, au sac de l'express, virent l'oiseau de proie prendre son vol et filer droit devant lui.

⁂

Dans la nuit l'avion filait rapidement.

Dans la carlingue deux hommes se tenaient, emmitouflés, casqués de cuir.

Celui qui conduisait portait le traditionnel costume de l'aviateur. L'autre, placé derrière quoique sensiblement vêtu de la même façon, portait un masque qui lui cachait presque entièrement le visage.

Certes ce ne devait pas être dans un but de préservation contre les éléments, puisque l'appareil volait à une faible altitude.

— Où sommes-nous? questionna l'homme au masque.

— Nous venons de dépasser Essen.

L'avion vola pendant une vingtaine de minutes encore puis commença à piquer de l'avant.

Le passager se pencha :

— Nous atterrissons?

— Oui.

Des yeux il scruta la terre toute proche.

Seul un petit point vert luisait dans la plaine entièrement noire.

— En effet, nous y sommes.

Doucement l'appareil glissait sur l'aile. Arrivé au-dessus du point lumineux les stabilisateurs se mirent en marche et, verticalement l'avion commença la descente.

Avec douceur il se posa sur le sol.

Au même instant la lumière verte s'éteignit.

L'homme masqué se laissa glisser hors du « zinc », serra la main de son compagnon :

— Merci, fit-il, à tout à l'heure.

Se dirigeant vers une maison qui se dressait dans la nuit il se perdit dans les ténèbres.

Bientôt il arriva devant l'habitation. C'était une superbe villa, un mur la clôturait, dans lequel une seule porte donnait accès dans la cour.

L'homme se baissa et tâtonnant palpa l'ornement de fer placé au milieu du panneau inférieur.

Ses doigts s'arrêtèrent sur le point final d'une volute.

Il y appuya.

Doucement la porte tourna sur ses gonds.

Vivement il pénétra dans la cour. Déjà, derrière lui, automatiquement la porte se refermait.

A pas pressés il se dirigea vers la villa dont la porte d'entrée s'ouvrit à son approche.

— Enfin! murmura celui qui venait de lui livrer passage. Nous avons eu peur un instant que vous ne vinssiez pas.

L'autre, sans mot dire, pénétra dans une pièce qu'éclairaient deux ampoules électriques.

Assis près de la table, un homme d'une trentaine d'années environ, fumait sa pipe :

— Bonjour, ami, fit-il en tendant la main au nouvel arrivant qui venait d'enlever son masque.

— Bonjour, camarade.

— Asseyons-nous, fit celui qui avait ouvert et qui arrivait, une bouteille à la main.

Les trois hommes trinquèrent.

— Alors, questionna le plus vieux, quoi de nouveau?

— Peu de chose.

— Toujours rien à craindre?

— Moins que jamais, répondit le visiteur.

— En êtes-vous certain?

— Oui.

— En ce cas tout va pour le mieux. Nous pour-

rions maintenant préparer un coup de main contre le Londres-New-York. D'ici peu il y aura quelques « gros bonnets » dans cet express, je crois que le coup de filet serait bon.

— Qui vous l'a dit?

— C'est moi, fit celui qui fumait la pipe.

— Vous êtes renseigné?

— Oui.

— C'est ennuyeux!

— Pourquoi? rechigneriez-vous sur le travail, maintenant?

L'autre haussa les épaules.

— Non ce n'est pas ça. Je voudrais encore quinze jours de tranquillité, j'ai besoin de repos.

L'homme à la pipe eut un petit ricannement.

— Iutile de rire. Je crois y avoir droit.

— Voyons, ne vous fâchez pas, reprit le plus âgé. Il y a moyen de s'arranger sans se disputer. En somme je suis aussi d'avis que nous pourrions souffler un peu puisqu'il n'y a pas de danger immédiat.

— C'est comme vous voudrez, je ne commande pas. Au diable soient les femmes, fit-il entre ses dents.

— Qui vous parle de femme?

L'homme ne répondit rien.

— Alors nous pourrions nous retrouver ici dans une quinzaine de jours, fit celui qui paraissait être le maître du logis.

— Oui, dans la nuit du vingt au vingt et un.

— Alors c'est convenu?

— C'est convenu.

— Maintenant, ami, voici votre part de titres au porteur que je viens de négocier.

L'homme au masque compta les billets :

— C'est cela. Négligemment il les glissa dans sa vareuse.

— Cette fois il faut que je vous quitte. Je dois être de retour avant le jour. Il ne faut pas que mon absence de cette nuit soit constatée. On ne saurait prendre trop de précautions. Le petit jeune homme rangé, quoi!

Les deux comparses eurent un gros rire.

— Toujours le même! fit l'un d'eux en lui frappant sur l'épaule. Allons petit jeune homme rangé, rentrez vite vers papa et maman.

Le visiteur reprit son masque et, se l'ajustant sur le visage :

— En route pour le bal de la Mi-Carême, fit-il en tendant la main à ses deux compagnons. Inutile de vous déranger, je connais le chemin.

Sans bruit il traversa la cour sablée, fit jouer le secret de la porte et gagna la plaine.

Près d'un bosquet l'avion attendait. Il y pris place.

Bientôt, dans l'ombre plus épaisse, le monoplan reprit son vol.

Un mois s'était écoulé depuis l'attaque de l'express Paris-Rome.

L'opinion, dont l'effervescence avait été portée à son paroxysme, commençait à se calmer.

Néanmoins le gouvernement français, inquiet à juste titre, après le piteux échec de ses avions policiers, s'était adressé aux célébrités du monde scientifique afin de rechercher un moyen capable de combattre les dangereux malfaiteurs.

Une réunion d'ingénieurs avait eu lieu à la Sorbonne réunion au cours de laquelle toutes les hypothèses furent envisagées.

Devant les foudroyants effets de « l'Electro-désemparer » les savants restaient perplexes, ne comprenant pas quelle force était au pouvoir des bandits.

Jacques Olvey qui avait obtenu de l'inspecteur Maillard, la promesse du silence sur son invention, venait de mettre au point les derniers détails de sa nouvelle conception lorsque, foudroyante, la nouvelle

se répandit que le rapide Londres-New-York venait d'être, à son tour, la proie des fauves de l'air.

Cette attaque différait, elle aussi, dans l'exécution de celles des deux précédentes.

Seul le procédé de brisure des hélices ne variait pas.

Des quinze appareils escortant le convoi, un seul avait pu s'échapper grâce à l'altitude qu'il occupait au moment de l'attaque.

C'est lui qui, venant d'atterrir à Paris, avait répandu l'effarante nouvelle.

Immédiatement les journaux firent une édition volante et, quelques heures après, toute la capitale était au courant du raid audacieux.

Vairol qui justement se trouvait à Paris, rapportait la nouvelle.

Il descendait de monoplan lorsqu'il croisa Jacques. De suite il lui tendit la feuille.

— Les brigands! murmura l'ingénieur en pâlissant.

— C'est peut-être leur dernier exploit! fit Vairol, les dents serrés.

— Oh! je le souhaite! Allons voir M. Monteil.

Muets, les deux hommes se dirigèrent vers le cabinet directorial.

M. Monteil y était.

En quelques mots il fut mis au courant du fait sensationnel. Comme eux il demeura pétrifié par l'audace des bandits.

— Vos craintes, hélas! n'étaient que trop fondées, fit-il à Jacques.

Celui-ci eut un éclair dans les yeux :

— Je ne puis malheureusement pas réparer le mal qui est fait, mais je crois pouvoir sous peu mettre ces misérables hors d'état de nuire.

— Comment cela?

— En les combattant avec des moyens supérieurs.

— Auriez-vous découvert...

— Oui, j'ai trouvé. Cette invention à laquelle depuis deux mois je travaille sans répit, vient d'être

définitivement mise au point. J'ai crains, jusqu'à la dernière minute courir au devant d'un échec.

— Et je l'ignorais! fit M. Monteil avec un accent de reproche.

— N'étant pas certain de la réussite il était inutile que je vous mette au cœur un espoir qui put se transformer en déception. Il faut me pardonner mon silence. Aujourd'hui, sûr de la réussite je puis enfin parler.

M. Monteil se leva :

— Qu'est-ce donc?

— Vous le verrez dans quelques jours. Je veux jusqu'au dernier moment vous laisser la surprise de cette découverte inconcevable.

— Oh! inconcevable est le mot, fit Vairol. Moi-même, et Dieu sait la confiance que j'ai en la science de M. Jacques, longtemps j'ai douté de cette invention. Elle est tellement renversante que devant ses résultats on en demeure pétrifié et, je puis bien l'avouer à présent, un instant j'ai cru que M. Jacques devenait fou.

— J'aurais pu le devenir, fit Olvey avec un sourire.

— Alors, demanda M. Monteil, avec votre appareil vous pourrez combattre efficacement ces écumeurs du ciel.

— Oui, les réduire à l'impuissance la plus complète et même en débarrasser les cieux à tout jamais.

— Voilà je crois un fier service à rendre à l'humanité.

— Si elle fut un instant en danger la faute était mienne, en ce cas à nul autre qu'à moi ne s'imposait le devoir de lui rendre sa sécurité première.

— Quand faites-vous l'expérience définitive?

— Après-demain.

— Au parc des essais?

— Oui, à la place où nous fimes jadis, celle de l' « électro-désempareur ».

— Avec une hélice?

— Non, une simple plaque d'acier.

— Ah çà! vous m'intriguez!

— Prenez patience et surtout, pas un mot... à personne... même à Cécile.

— Alors cela doit être grave. Soyez tranquille, mon cher Jacques, vous venez de parler à une tombe.

Sur ces paroles, l'ingénieur suivi de Vairol, prit congé de M. Monteil.

⁂

A présent l'angoisse était à son comble parmi le public.

La dernière attaque aérienne dénotait une telle maîtrise de l'air, alliée à une telle audace que chacun se demandait s'il serait jamais possible de protéger les convois contre les raids de ces pirates.

Dans le domaine de la protection de nombreux essais avaient eu lieu. Inventions hâtives de savants fièvreux d'arriver à un résultat positif.

Un ingénieur anglais, Fred Norclett, venait prétendait-il, de découvrir un engin capable de mettre à la raison le terrible avion noir.

L'espoir sembla renaître à cette heureuse nouvelle.

Un certain jour Norclett prit son vol, partant à la recherche des invincibles malfaiteurs.

Durant trois jours il croisa dans le ciel sans en trouver la moindre trace.

Cependant, dans le courant de la quatrième journée, son observateur, l'œil collé au télescope signala, à huit mille mètres, l'apparition du sombre oiseau.

Norclett bondit à son appareil.

C'était, en l'occurence, une espèce de canon en miniature.

Vivement il introduisit dans la culasse un obus rempli d'un gaz stupéfiant, de son invention.

A présent une distance de six mille mètres séparait les deux adversaires.

Norclett pointant l'appareil tira dans la direction des bandits.

Un nuage blanchâtre entoura l'avion, qui semblait s'arrêter.

Norclett, joyeux, tira une seconde fois et, donnant toute la vitesse à son moteur, fondit sur les misérables.

A peine avait-il parcouru mille mètres que son hélice brisée en deux, vola dans l'air.

Au même instant une nuée de balles crépita sur la carlingue.

Les bandits, nullement incommodés par les gaz, répondaient à l'attaque.

Norclett comprenant l'inutilité d'une lutte dans laquelle désormais il était voué à une fin certaine, se mit à descendre vers la terre avec une foudroyante rapidité.

Cette fuite le sauva.

L'avion noir ayant constaté la défaite de son adversaire, prit de la hauteur et continua sa route.

Dès lors il sembla que rien ne pût être tenté contre les dangereux forbans.

Maintenant ceux-ci, forts de leur supériorité, avaient pris possession du domaine aérien comme une chose leur appartenant.

Qui donc d'ailleurs serait venu leur en disputer la propriété!

Les compagnies aériennes, monopoles d'Etat, voyaient leurs bénéfices diminuer de jour en jour.

Une terreur folle s'était emparée de la foule qui, maintenant, préférait voyager par voie de terre. Ce moyen de locomotion était certes moins rapide, mais il avait l'avantage d'être beaucoup plus sûr.

Le gouvernement anglais qui avait largement subventionné l'ingénieur Norclett, et qui comptait fort sur le résultat promis, avait vu sa dernière espérance s'évanouir.

L'orgueilleuse Albion devait s'avouer vaincue!

Sur la proposition de Lord Wurtchill, le « Premier » britannique, il fut décidé que les principaux

ministres des parlements franco-anglais, se réuniraient à Londres en un conseil extraordinaire afin d'étudier les moyens propres à apporter une solution à cet étrange état de chose.

Cette réunion eut lieu le 12 juin 19.. Elle se composait de trois ministres de chacune des deux nations. Ce conseil des « six » comme on le surnomma, après de vaines et stériles discussions finit par adopter la seule solution qui s'offrait à lui, c'est-à-dire un appel suprême à l'initiative privée.

Quelques jours après cette mémorable entrevue, les grands quotidiens des deux pays, annonçaient qu'une prime de deux millions était offerte à celui qui trouverait un moyen efficace pour anéantir l'avion noir.

Vers les derniers jours de juin, Jacques Olvey venu à Paris sur son monoplan, se rendait à pas pressés vers le ministère de l'air.

Quelques jours auparavant le jeune ingénieur avait demandé audience au ministre, alléguant d'importantes déclarations à faire au sujet des pirates aériens, desquels il assurait pouvoir purger le ciel.

La veille, le ministre s'était longuement entretenu avec son collègue de la guerre qui, vu le sérieux de la chose, avait tenu à ce que l'ingénieur Olvey fût convoqué pour le lendemain.

— J'irai avec le ministre des finances, avait-il dit. Il faut que les « trois » du conseil de Londres qui représentaient la France à ces pourparlers, soient en mesure d'entendre les révélations de M. Olvey.

Quatorze heures sonnaient lorsque l'huissier annonça: M. Olvey.

Les trois excellences qui devisaient en ce moment, se levèrent d'un même mouvement.

Un salut bref de part et d'autres.

Sur un signe le jeune ingénieur prit place dans un fauteuil.

Sans préambules il entra dans le vif de la question.

« L'heure est venue d'agir, fit-il. Si ne l'ai pas fait plus tôt c'est qu'hélas, l'invention à laquelle je me consacre corps et âme depuis des mois, n'était pas encore au point.

« Aujourd'hui, possesseur du secret que je cherche depuis si longtemps, je puis vous dire une chose: Que je me trouve face à face avec les occupants de l'avion noir et j'affirme qu'ils auront vécu.

« Avant de vous mettre au courant de ma découverte, j'ai à vous faire une pénible, bien pénible confession.

« Cette force redoutable dont se servent les sinistres bandits, c'est à moi qu'ils la doivent.

Les trois auditeurs eurent un même haut le corps.

En quelques mots, Jacques les mit au courant de l'invention de « L'électro-désempareur » et du vol de ses plans qui avait suivi de peu les premiers essais de son appareil.

« ...Vous pensez, reprit-il, quelle fut ma stupeur lorsque je me rendis compte, à la première attaque aérienne, que c'était mon « Electro » qui était entre les mains de ces criminels. Certes, matériellement, je n'étais pas coupable, j'avais été volé! néanmoins, l'idée que, par ma faute, j'avais doté le mal d'un semblable instrument, me plongea dans un état épouvantable.

« Par une coïncidence bizarre, la nuit même du vol, je venais de trouver une formule qui devait m'ouvrir le champ de l'invention qui m'amène auprès de vous.

Aujourd'hui je viens vous dire: cette invention, dont les essais ont dépassé mon espérance, me permet d'affirmer qu'avant peu je réduirai à l'impuissance le sinistre avion noir, réparant dans la mesure de mes moyens, le mal causé malgré moi. »

Les ministres se regardèrent.

— Y aurait-il indiscrétion à vous demander quelques données sur les principes de votre nouvelle invention? fit l'un d'eux.

— Non, du tout. Seulement, je me réserve un droit: celui de vous cacher la formule du liquide amplificateur de courant.

— Mon cher monsieur, votre droit est tout à fait légitime et il n'est jamais entré dans ma pensée de pénétrer votre secret.

Jacques extirpa de sa poche quelques plans qu'il étala sur la table.

A voix basse il en donna l'explication.

Penchés sur les dessins les trois hommes, avidement, écoutaient l'ingénieur.

Celui-ci précisait un détail. Donnant connaissance des résultats obtenus lors des essais.

— Voyez, fit-il en se redressant, quelle force nouvelle nous possédons. Songez à la supériorité que cette invention va donner à la France dans toutes les branches de la défense nationale!

Médusés, les ministres regardaient Jacques.

Celui de la guerre se leva et, tendant la main à Jacques Olvey :

— Au nom de la France à laquelle vous offrez cette merveilleuse puissance, merci! Merci aussi au nom du gouvernement pour le royaume de l'air dont aujourd'hui, grâce à votre intelligence, il recouvre à nouveau la possession. Nos vœux personnels, ceux de la nation tout entière vous accompagneront dans votre périlleuse entreprise. Soyez certain qu'à votre nom s'attachera une reconnaissance sans bornes. Un peuple qui possède de tels enfants a le droit d'être fier. Nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, songeant que votre temps ne nous appartient pas.

Jacques Olvey, après d'énergiques poignées de mains prit congé de ses auditeurs.

Quelques instants après, Vairol qui était occupé au graissage du monoplan, vit arriver le jeune homme :

— Alors?

— Nous n'avons plus qu'à marcher. Tout est réglé.

— Enfin! fit le contremaître avec un soupir de soulagement.

Pendant ce temps, l'ingénieur avait pris place dans l'avion.

Vairol mit l'hélice en marche et bientôt, les deux hommes disparurent dans le ciel.

TROISIÈME PARTIE

— Sommes-nous prêts? demanda Jacques à Vairol qui, baissé, vérifiait le moteur de l'avion.

— Oui. Je crois que tout est en état.

Cécile s'approcha du jeune ingénieur :

— Alors c'est décidé, vous partez?

— Il le faut.

— C'est votre vie que vous risquez.

— Non, n'exagérons pas. J'ai toutes les chances de mon côté et ne cours aucun risque.

— Sachez que pendant votre absence je ne vivrai pas. Oh! Jacques, s'il vous arrivait malheur!

— Allons, allons, petite sotte, fit M. Monteil d'une voix qu'il s'efforça de rendre naturelle, ne te mets pas de ces idées-là en tête.

Vairol qui venait de se relever s'avança vers la jeune fille :

— Tranquillisez-vous, mademoiselle, rien de fâcheux ne surviendra, j'en suis certain. Tenez, j'ai cependant une femme et des enfants, eh bien il ne me vient pas même une seule minute, l'idée que je puisse les laisser. C'est vous dire si j'ai bon espoir!

Cécile se taisait.

— Songez que tout un peuple attend de nous la sécurité dans l'air, fit Jacques.

— Vous avez raison, je suis stupide de parler comme je le fais lorsque je devrais être la première à vous encourager.

Olvey venait de faire une dernière inspection.

Il serra la main de M. Monteil, embrassa sa fiancée et prit place dans la carlingue.

Il regarda son chronomètre :

— L'express Londres-Madrid passe dans vingt minutes nous le saisirons au passage pour l'escorter.

— Pensez-vous que l'avion noir tentera l'attaque? demanda Vairol.

— Je le présume. Le piège est bien tendu. Les journaux ont discrètement annoncé que de nombreuses personnalités du monde industriel se rendaient en Espagne pour traiter de grosses affaires. Avec des réticences voulues ils n'ont pas précisé le jour exact de ce déplacement mais l'ont laissé percer comme involontairement entre les lignes.

— Enfin! nous saurons cela sous peu. En tout cas, si ce n'est pour aujourd'hui, une nouvelle attaque ne saurait tarder.

— C'est mon avis, fit Olvey.

Le contremaître venait, à son tour, de prendre place dans l'appareil.

— Y sommes-nous?

— Oui.

Il mit le contact.

Doucement l'hélice commença sa rotation puis elle prit de la vitesse. Jacques et Vairol firent, de la main, un signe d'adieu.

Déjà l'avion décollait et s'enlevait dans les airs.

Bientôt il ne fut plus qu'un point noir perdu dans l'immensité.

— Voici l'express! fit Vairol qui scrutait l'horizon.

En effet, dans le lointain une masse sombre apparaissait, grandissant à vue d'œil.

— Demi-tour, commanda Jacques.

L'avion tourna sur lui-même.

L'express aérien, véritable monstre, arrivait en vrombissant.

Vairol donna de la vitesse. Le compte-tour eut une saute brusque.

Maintenant, parallèlement au train, l'appareil filait à une allure vertigineuse.

Depuis trente bonnes minutes l'express dévorait l'espace lorsqu'à l'horizon Vairol aperçut un petit point sombre.

L'œil collé au télescope il fixa le nouvel arrivant.

Celui-ci se dirigeait sur eux.

Bientôt il se trouva sur la ligne suivie par le rapide.

Le contremaître, les traits contractés par la tension, se rejeta brusquement en arrière.

— C'est lui! fit-il.

Quelques-uns des aviateurs convoyeurs avaient, eux aussi, reconnu le sinistre oiseau.

Sur un signe convenu fait par Jacques, subitement ils se laissèrent descendre vers la terre, abandonnant le convoi.

L'avion noir, surpris par cette étrange manœuvre sembla hésiter.

L'express, lui-même venait de ralentir.

A présent les bandits n'étaient plus qu'à deux mille mètres de lui.

Brusquement le lugubre sifflement se fit entendre.

Le Londres-Madrid, privé de ses hélices, s'arrêta net.

Cependant l'appareil de Jacques continuait sa marche en avant.

Il n'alla pas loin.

Un bruit sec son hélice se rompit.

Olvey, la main sur son « Electro-désempareur » attendit.

L'avion noir, certain de la victoire s'élança sur sa proie.

Calme, Vairol annonça : Huit cents... cinq cents... quatre cents mètres...

La manette de l'électro décrivit un quart de tour.

Un sifflement traversa l'air et, terrifiés, les occu-

pants de l'avion maudit virent l'hélice de leur appareil se briser à son tour.

Sur ces trois masses, immobiles dans l'air, perdues dans l'infini, quelque chose de tragique passa.

Les assaillants comprenant qu'ils venaient de se heurter à un adversaire capable de leur tenir tête, leur idée première, le pillage du convoi, fit place à une seconde plus impérieuse, la défense de leurs vies menacées.

Furieuse, leur mitrailleuse crépita, envoyant sur l'avion de Jacques, une nuée de balles.

Olvey et Vairol, abrités derrière leurs boucliers, laissèrent passer l'ouragan meurtrier.

Déjà, des portières de l'express, des voyageurs, armés, tiraient sur les pirates.

C'était une allumette flambant dans un brasier.

Qu'importaient aux bandits ces quelques balles supplémentaires! Ils n'y répondirent même pas.

Le danger, pour eux, ne se tenait pas dans cette grosse masse de l'express, non. Ils le sentaient à l'affût dans ce petit appareil qui, tel un chien hargneux se dressait devant eux.

A leur feu de mitrailleuse il venait de répondre vigoureusement.

Vairol, la main sur la poignée de l'instrument, arrosait copieusement la carlingue de l'adversaire.

Les voyageurs ayant épuisé leurs munitions, regardaient, angoissés, le duel farouche qui, sous leurs yeux, s'engageait entre les deux antagonistes aériens.

Quel était donc cet audacieux petit avion qui, seul semblait vouloir tenir tête aux redoutables pirates?

Haletants, la gorge serrée, les occupants du Londres-Madrid dirigèrent leurs regards sur l'appareil de Jacques.

Celui-ci ne bougeait pas.

Le bruit des mitrailleuses venait subitement de cesser.

Dans le silence de l'infini, passa un autre silence plus impressionnant.

— Rendez-vous!

Ce mot, hurlé par Vairol, traversa l'espace.

Les voyageurs frissonnèrent.

Quoi! c'était ce petit avion qui, impérieusement lançait cet ordre aux bandits!

Cela leur sembla paradoxal.

A cette injonction, les occupants de l'avion noir eurent un rire moqueur.

Pour toute réponse leur mitrailleuse cracha la mort à plein canon.

Impassibles sous l'averse, Jacques et Vairol laissèrent passer la rafale d'acier.

— Rendez-vous!

Pour la seconde fois, le porte-voix renouvela son ordre impératif.

Seul le silence leur fit réponse.

— Tant pis pour eux, murmura Jacques, ils l'auront voulu!

Ce disant, il glissa dans une rainure faite spécialement à l'avant de la carlingue, son minuscule et nouvel appareil.

Un éclair de feu zébra soudain l'espace, suivi immédiatement d'un léger bourdonnement.

Cela dura quelques minutes.

Vairol, par une des fentes du pare-balles observait l'avion noir.

— Ça marche! fit-il joyeux.

En effet!

Terrés dans leur cabine métallique, les sinistres bandits avaient vu l'éclair puis, soudain, tout leur appareil avait frémi.

Un étrange tremblement le secouait tout entier.

Inquiets devant ce phénomène inattendu, les trois hommes sentirent filtrer en eux comme un vague sentiment de peur irraisonnée.

Bientôt cette peur fit place à l'épouvante.

Le plancher d'acier de la cabine ployait sous leur poids!

Affolés, ils se ruèrent sur leur mitrailleuse, décidés d'en finir avec leur redoutable adversaire.

Aux premières balles tirées le canon éclata.

Tout à coup, du courageux petit avion, une grêle de balles s'abattit sur eux.

L'un des bandits s'affaisa, frappé de deux balles.

Surpris ses compagnons se retournèrent et soudain, fous de terreur, ils virent cette chose incroyable, les projectiles traverser l'acier de la carlingue avec un bruit mat.

D'un même mouvement ils se jetèrent sur le plancher et, d'une main tremblante palpèrent les parois de la cabine.

Horreur! Elles s'étaient ramollies!

Alors ils comprirent.

Le tremblement ressenti tout à l'heure était l'œuvre d'un courant diabolique lancé par l'avion adverse.

C'était cette chose infernale qui désagrégeait l'acier au point de le rendre malléable comme du caoutchouc!

— Rendez-vous!

Une troisième fois, parmi le bruit de la mitrailleuse, la voix de Vairol se fit entendre.

L'un des deux survivants se dressa, hagard, cherchant à hisser un morceau d'étoffe blanche.

Il n'en n'eut pas le temps.

A son tour il s'écroula, transpercé.

Au même instant une des ailes du monoplan se détacha.

Les stabilisateurs à air comprimés, troués par les balles fusèrent de toutes parts et, verticalement, avec une vitesse foudroyante, l'avion noir, en tournoyant s'abîma vers la terre.

Du train, désormais sauvé, une immense clameur s'éleva.

Cri de délivrance, cri de triomphe et de remerciement à l'adresse des intrépides vainqueurs.

Déjà ceux-ci, en une brusque descente, se précipitaient vers la terre.

En quelques minutes, ils furent près du sol.

A une centaine de mètres d'altitude, ils commen-

cèrent à décrire un vaste cercle, cherchant la trace de l'appareil qui venait de s'abattre.

Au milieu d'un champ, Vairol aperçut une masse sombre.

Il piqua droit dessus.

Ayant mis pied à terre, les deux hommes bondirent vers l'épave.

Informe, brisé, aplati, ce qui jadis avait été la terreur de l'humanité n'était plus à présent qu'une loque sans nom.

Jacques regarda la plaine.

Aucune silhouette n'y apparaissait.

Suivi du contremaître qui sifflotait, il s'approcha des débris de l'avion noir.

Enjambant l'enchevêtrement de la masse brisée, il se pencha sur l'emplacement de la carlingue.

Trois cadavres, horriblement broyés, s'y trouvaient.

Aidé de Vairol, il réussit à traîner les corps sur la terre. Vivement il enleva leurs masques.

Deux des bandits, le tête entièrement écrasée, étaient méconnaissables.

Un seul gardait encore quelques vestiges de sa figure humaine.

Des deux hommes, penchés sur cette horreur, un nom s'échappa : Hobner!

En effet, c'était Hobner!

Le peu qui restait de cette tête de brute suffisait à l'identifier.

Les papiers trouvés sur lui le confirmèrent.

Vairol qui, accroupi sur le second cadavre, cherchait dans ses poches se dressa soudain.

A l'une des mains du bandit, une bague jetait son éclat vert. Une superbe émeraude, sans se soucier de l'horreur de ce qui l'entourait, continuait à projeter, sous les feux du soleil, ses chatoyants rayons.

Jacques, que le cri du contremaître avait fait se retourner, vit aussi cette bague que Vairol, toujours immobile, fixait avec des yeux pleins d'effroi.

Vivement, il extirpa des poches du vêtement de l'homme un portefeuille en maroquin vert.

Deux initiales entrelacées se trouvaient dans l'un des angles supérieurs : R. M.

En tremblant, l'ingénieur ouvrit l'objet.

Des papiers étaient à l'intérieur. Des billets de banque y voisinaient avec des cartes de visite. Il en saisit une et, pétri d'épouvante, lut ces simples mots : Raoul Monteil.

Le portefeuille glissa de ses mains.

— Je rêve, fit-il, oh! je rêve; ce n'est pas possible!

Vairol, qui venait de ramasser la chose, en sortait des papiers qu'il consultait avidement.

— Le doute n'est pas possible, murmura-t-il d'une voix étranglée. Voici des documents qui parlent éloquemment.

Il tendit à Jacques les pièces qu'il venait d'en extraire.

— Le malheureux! fit Jacques, en s'asseyant sur le sol, le malheureux!

Un instant, le silence plana sur les deux hommes.

— Voyons, fit Vairol à mi-voix, c'est incroyable... Raoul...

Cependant, Jacques réfléchissait.

Il se souvenait du soi-disant départ du fils Monteil pour le midi.

Cette coïncidence lui parut suspecte.

En se remémorant les faits antérieurs, il constata avec surprise qu'à chacune des précédentes attaques aériennes, Raoul se trouvait précisément absent de la maison.

Cela fut une révélation.

— Serait-ce sur son instigation que me furent volés les plans de l' « électro », pensa-t-il.

Vairol restait songeur.

— Ce qui m'échappe, c'est le motif qui l'a poussé à faire... ce qu'il a fait, fit Vairol.

— Il est clair que Raoul avait de grands besoins d'argent, remarqua Jacques. Or, son père lui avait rogné sérieusement ses mensualités. Dans ces conditions, avec une certaine Lily, qui devait lui coûter

fort cher, j'en arrive à comprendre... Mais, c'est égal, cela me paraît presque incroyable!

Vairol se taisait.

Une angoisse indicible étreignait les deux hommes.

Les preuves étaient là, tangibles et, cependant, ils n'y voulaient pas croire.

Jacques venait de se lever.

Il savait que Raoul portait à l'avant bras gauche une profonde cicatrice, suite d'un accident survenu dans son enfance. Se penchant sur le cadavre, il fendit la vareuse, mettant le bras à nu.

La cicatrice lui apparut.

Le jeune homme comprit qu'à présent aucun doute n'était plus permis.

Malgré tout, les motifs qui avaient poussé Raoul à s'aboucher avec Hobner lui échappaient.

Il sentait cependant que l'ancien contremaître des usines Monteil n'avait point dérobé les plans dans le seul but de se venger de son renvoi.

Non, le boche avait un autre but que celui même de se servir de cette invention pour en faire un instrument de vol.

Voulait-il, dans l'avenir, en faire profiter sa patrie?

Jacques savait que, pour tout bon Allemand, le Reich passait avant toute chose.

Espion et voleur! Oui, Hobner était les deux!

Une seconde fois, l'ingénieur se pencha sur les restes. Une à une, il explora les poches tenant à s'assurer que rien ne restait sur le corps qui pût servir à l'identifier.

Au fond de l'une d'elle, froissé, un papier était resté.

Vivement, Jacques l'ouvrit.

C'était une courte lettre. Quelques lignes seulement, tracées d'une main hâtive.

Cher aimé,

La villa est de 200.000 *francs. Je viens de la visiter. Tu sais que c'est une chose promise. Merci*

d'avance. Je t'attends à Nice comme convenu. Père me charge de ses amitiés. Viens vite, j'ai hâte de t'embrasser.

Ta petite,

LILY HOBNER.

Cette lettre fut pour Olvey une double révélation.

Il comprit pourquoi et comment Raoul avait été pris dans les filets du redoutable espion.

Lily était la fille d'Hobner!

A présent, l'intrigue lui apparut nette et précise.

Lily avait dû amener le jeune homme à faire des dépenses exagérées afin d'en faire une proie plus facile pour son père.

— Race maudite! murmura-t-il, blême de colère.

Vairol regardait l'ingénieur.

— Pauvre Monsieur Monteil, fit-il soudain, quand il saura que son fils était...

Cette phrase rappela Jacques au sentiment de la réalité.

— Oh! non, il ne faut pas qu'il sache, il en mourrait. Vairol, jurez-moi qu'à personne vous ne parlerez de ce que vous venez d'apprendre. Au nom de notre patron, si bon, si généreux, promettez-moi de ne jamais divulguer le nom de celui qui vient d'expier son inconcevable aberration.

— Vous avez raison, fit Vairol, oui, épargnons à ce malheureux père une honte semblable.

Les papiers trouvés sur le troisième cadavre n'apprirent rien de nouveau aux deux hommes.

Ils portaient le nom de Valdeff, nom qui leur était totalement inconnu.

Cependant, durant cette pénible reconnaissance,

le bruit de la victoire sur l'avion noir avait été lancé de l'express en détresse.

Dans le lointain, deux avions surgirent.

Vairol, les voyant, tira une fusée pour leur indiquer le point d'atterrissage.

Bientôt, les deux appareils prirent contact avec le sol.

Quatre hommes s'élancèrent.

Arrivés près des deux courageux combattants, ils enlevèrent leur casque.

Jacques reconnut le ministre de l'Air en personne, accompagné du préfet de police. Quant aux deux autres aviateurs, c'étaient deux des plus éminents reporters parisiens.

Brièvement, Olvey les mit au courant de ce qui s'était passé dans les airs et comment, grâce à son invention, il avait abattu le sinistre oiseau.

— Voilà, fit-il en tendant les papiers qu'il tenait, ce que nous avons trouvé sur les corps. L'un d'eux se nomme Valdeff.

— Valdeff! répéta le préfet de police, je connais ça. C'est un nihiliste russe recherché par plusieurs polices européennes. C'est un chef de bande internationale.

— L'autre, continua Jacques est Karl Hobner, ancien contremaître des usines Monteil et le ravisseur des plans de mon invention première. J'ai nommé « l'électro-désempareur ». Quant au troisième, il n'avait sur lui aucun papier, aucun objet qui puisse aider dans les recherches. D'autre part, la tête est méconnaissable et sera difficilement identifiée.

— Peu importe, en somme, fit le ministre. D'autant plus que leur procès est jugé *ipso facto*. Ils ont expié, justice est faite !

« Maintenant, permettez-moi de vous féliciter tous les deux du courage prodigieux qui fut vôtre en cette périlleuse affaire. L'humanité vous doit une éternelle reconnaissance. Au nom de la France, que je représente et ici-même, sur le lieu de votre stu-

péfiante victoire, permettez-moi de vous remettre, mes chers amis, la bien modeste récompense que vous offre, pour l'instant, le gouvernement de la République.

Et, tremblant d'émotion, il épingla sur la vareuse des deux courageux combattants la croix de la Légion d'honneur.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'agonie infernale

ROMAN POLICIER

par PAUL DARCY

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 24-8-34

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

• • •

Le Roman complet

Sous couverture en couleurs

0 fr. 60

J. FERENCZI et Fils, éditeurs
9, Rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

LA MEILLEURE COLLECTION
DE ROMANS POLICIERS

CRIME ET POLICE

Paraît tous les samedis

AU PRIX DE

0 fr. 75

LE ROMAN COMPLET

SOUS COUVERTURE PHOTOGRAPHIQUE

●

J. FERENCZI et Fils, édit., 9, rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

IL N'EST PAS FAIT
D'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 1934
(*Made in France*)